

Pour une phrastique intégrale¹

Per Aage Brandt

Nous savons d'une part que les domaines de la pragmatique, de la logique propositionnelle, de la syntaxe phrastique et de la sémantique verbale ne se réduisent pas à une seule analytique structurellement homogène ; et d'autre part, que les modèles de stratification par modules ou composantes ne rendent pas compte de la manière dont le sens passe d'un niveau à l'autre. Comment analyser ce qui à la fois semble homogène et hétérogène, homogène dans l'expérience et hétérogène dans la théorie ?

Notre propos est ici de développer une solution topologique de ce problème. Une *phrase* est en effet un événement textuel de base ou un coup dans le jeu dialogique : c'est un référent *pragmatique*, inscrit dans une structure d'énonciation et dans un scénario communicationnel. Elle fait partie d'un schématisme proprement pragmatique. En second lieu, elle représente une unité sémantique à structure *propositionnelle*, assignant avec une certaine force modale un prédicat à un thème-sujet quantifié, dont la place et la pertinence sont établies au premier niveau par ce schématisme pragmatique, impliquant une sorte d'éthique du don² inhérente à l'intersubjectivité communicative. De par son articulation prédicative, la sémantique propositionnelle constitue pourtant un schématisme spécifique, assertif. En troisième lieu, la phrase syntaxique — toujours la même phrase, mais vue de plus près — déploie une *structure casuelle* qui semble spécifier le dynamisme modal à l'œuvre dans la relation propositionnelle entre prédicat et thème³ dans un monde scénariel, figuratif et actantiel, concernant un faire ou un fait inscrits dans le temps : le casuel organise un faire comme une "réalisation" et un fait comme du "réalisé". La sémantique casuelle constitue un schématisme spécifique de réalisation. En quatrième lieu, la phrase renvoie par la spécificité de son verbe à un acte possédant une structure interne, un programme particulier avec ses circonstances particulières déterminant l'intelligibilité de la réalisation. Il y a un schématisme spécifique du verbe. Quatre schématismes sont donc à considérer dans la problématique phrastique. Nous parlerons de quatre niveaux (N1, N2, N3, N4) d'analyse et discuterons les conditions de leur intégration.

¹Ce travail est issu d'un séminaire de recherche au Centre de Recherches Sémiotiques de l'Université d'Aarhus. Le Programme de recherche en sémiotique dynamique de ce centre est financé par la Fondation Danoise de la Recherche Scientifique. L'auteur remercie en particulier M. Steffen Nordahl Lund de ses suggestions et de ses communications sur la dynamique pragmatique.

²Voir notre article "Pour une sémiotique de la promesse", in [Brandt, 1991].

³Le clivage emphatique ou contrastif — "J'habite à Copenhague" → "C'est à Copenhague que j'habite" — montre la présence, souvent explicitable, de cette articulation propositionnelle dans le phrastique en général.

Exemple :

— *Qu'est-ce que tu fais ?*

— *J'essaie de réparer ma bicyclette...*

• N 1 :

Réponse à une question (coopération pragmatique).

• N 2 :

"Mon faire est le suivant : essayer de réparer cette bicyclette".

• N 3 :

Je est un agent qui prend en charge un objet et qui *essaie* de le mettre dans un certain état par un acte nommé réparation ; *essayer* n'est pas réussir ; car l'objet résiste aux instruments appliqués ; on répare dans un certain but.

• N 4 :

Réparer est un scénario qui concerne un objet dégradable et qui consiste à établir, après une dégradation, un état normativement identique à un état préalable à celle-ci. Réparer introduit un sujet actif intentionnel, un lieu d'activité (par ex. un garage) et un déroulement appelant une indication du style (ex.: "professionnellement"). Réparer représente une norme et peut être évalué ("Tu appelles cela réparer ? C'est du bricolage quelconque...").

Intuitivement, l'approche linguistique considère N4 comme une structure plus profonde que N3, et ainsi de suite jusqu'à N1. Elle imagine par conséquent l'analyse intégrale — solidaire de la réalité linguistique — sous la forme d'une dérivation ascendante, éventuellement générative, de N1 à partir de N4. Or, une telle démarche est vouée à l'échec, du fait que *l'enchâssement* opère dans l'autre sens — N3 enchâssant N4 est enchâssé par N2, à son tour enchâssé dans N1. Rien dans le "plus profond" ne permet de générer les structures "moins profondes" et de surface qui les enchâssent.

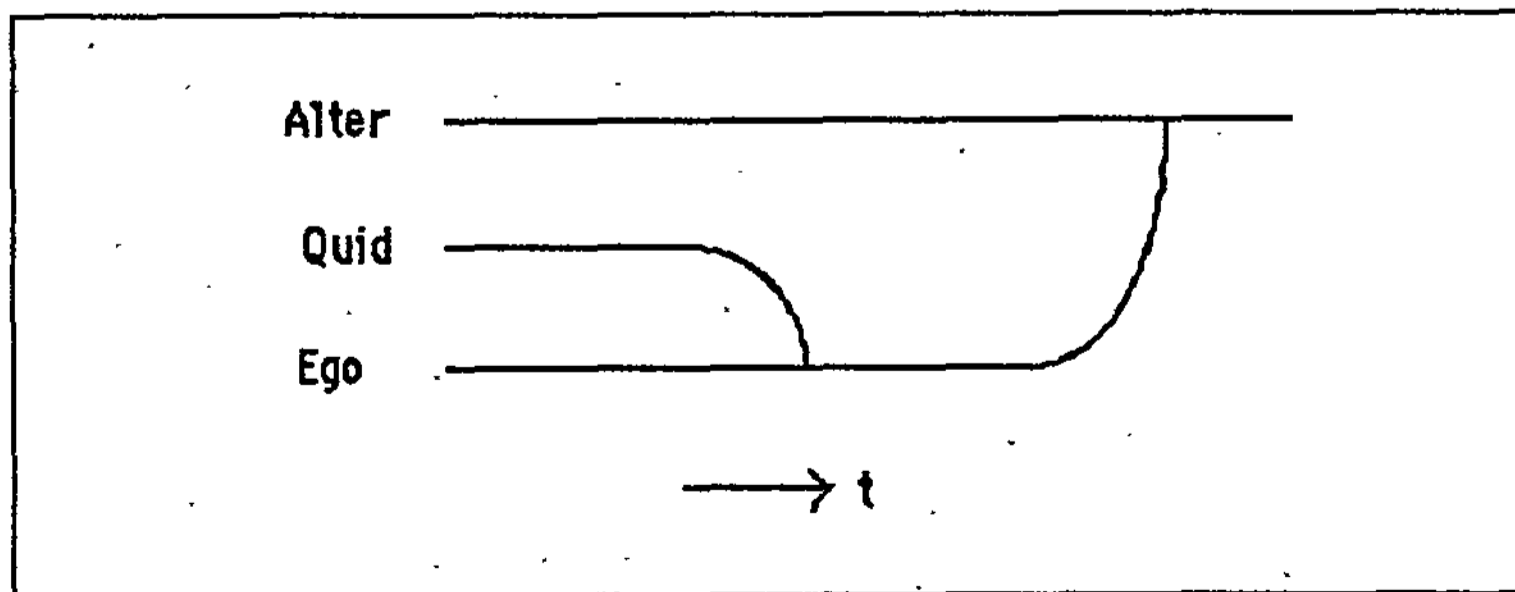
Nous proposons d'invertir la démarche, d'abolir toute perspective générative, et donc de considérer la phrase à partir de N1, objectivement structurée par *spécification* jusqu'à N4. Cette idée peut paraître triviale (*top-down* au lieu de *bottom-up*) ; mais sa conséquence est hautement non triviale : la linéarisation de l'énoncé ne peut avoir lieu qu'après la spécification N4, par une stemmatisation en une instance "plus profonde" que la sémantique casuelle, et non pas à la "surface" N1 ; comme la mise en chaîne linéaire de l'énoncé doit arriver à la fin, pour rester sensible à toutes les sémantiques, et comme la structuration spécifiante "descend", notre proposition ou hypothèse implique cette rupture avec toute démarche générativiste. La métaphore de la verticalité change alors de sens ontologique, si elle en garde un ; il s'agit plutôt, si l'on veut, d'un *zooming* qui spécifie de niveau en niveau le sens du niveau antérieur, avant d'aboutir à une structure stemmatique, puis linéaire, qui accueille toutes les sémantiques activées, et qui s'insère finalement dans le "quelque chose" pragmatique, pour incarner la *Gestalt* expressive. Le réel linguistique est saisi comme un processus sémantique, qui fait du *temps* de cette spécification progressive, de niveau en niveau, la dimension ontologique pertinente. Le sujet parlant peut donc avoir l'impression à la

fois de "parler" (N1) avant de "penser" (N2-3-...) et de "penser" avant de "parler" : il *marque* sa réplique dans un premier temps, mais il *articule* sa phrase à la suite d'un parcours (N1 → N4), à la fin d'un processus de spécification sémantique. Le geste arrive en effet un peu avant l'articulation linéaire et phonatoire⁴.

• N1. Le niveau de l'échange pragmatique est aussi celui de la structure énonciative. Ego, Alter et Quid interagissent dans une dynamique à trois attracteurs. A Ego, on assigne à juste titre une *assertivité*, une auto-référence ou auto-affirmation constitutive, qui contraste et alterne avec son allo-référence, l'affirmation de l'autre, de Alter, tout aussi constitutive, et que nous proposons de désigner comme son *oblativité*. Entre les pôles ou attracteurs variables de l'assertivité et de l'oblativité, le schématisme énonciatif installe une référence variable à Quid, une *objectivité* principielle qui introduit l'instance de la "troisième personne", la "chose" au moins virtuelle qui motive la coopération déployée ou prévue entre la première personne et la deuxième, dans la morphologie de l'énonciation. Le réel situationnel de la "scène de communication" qui relie les trois instances — Ego, Alter, Quid — est bien schématisé par l'idée d'un acte de "don", d'un transfert concernant le Quid ; mais il nous semble nécessaire de rendre compte, dans ce don, du *conflit datif* qui oppose les instances : pour pouvoir "donner" à Alter, en lui "disant" quelque chose, Ego doit d'abord "prendre" le Quid qui les sépare, et que Alter, lui, ne doit pas "prendre". Ego déploie précisément son assertivité en "prenant" d'abord le Quid, "malgré" Alter ; ensuite, Ego bascule dans l'oblativité, non seulement en offrant le Quid en question, mais en s'offrant à l'autre, en quelque sorte (symboliquement, c'est-à-dire immatériellement) en personne, par la même occasion⁵. D'abord, Ego prend Quid malgré Alter, et l'incorpore ; ensuite, il se donne à Alter (avec le Quid incorporé). Au lieu de représenter ce parcours comme un voyage effectué par Quid, entre Ego et Alter, il semble donc pertinent de le schématiser par le graphe actantiel suivant⁶ :

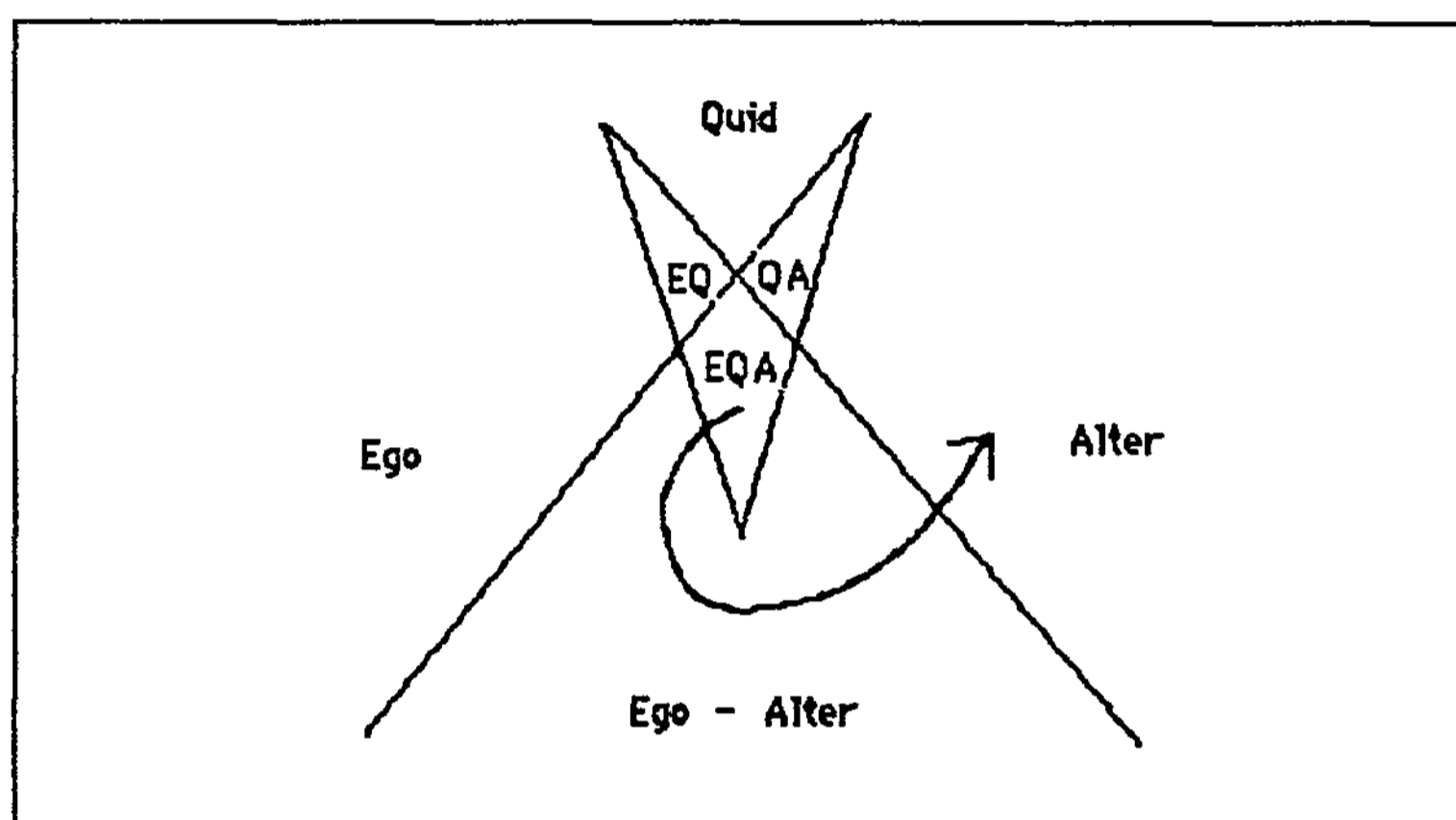
⁴Ce qui explique le fait que le bégayeur — chez qui le décalage entre geste et phonation est dramatique (probablement parce que la motricité gestuelle entrave la phonation) — s'aide en chantant ses phrases : il neutralise ainsi l'impact du geste pragmatique sur l'articulation phono-syntaxique.

⁵C'est que Marcel Mauss savait, qui décrivait le don sans oublier la charge subjectale de l'objet donné, dans l'échange "symbolique", auquel doit appartenir le don de la parole dans le dire.



⁶Ce n'est pas une métaphore de voyage ; ce n'est même pas une métaphore du tout, mais peut-être la forme élémentaire, sui generis, du lien qu'établit la communication, lien qui crée, par l'intermédiaire d'un objet, une appartenance. Il lie Quid à Alter par un effet de sens génitif.

La situation à trois actants est suivie d'une situation à deux actants, et finalement d'une situation à un seul actant : trois strates successives structurent le scénario. La première capture schématise le geste *assertif* de Ego ; la seconde, son geste *oblatif* subséquent. Alter va donc recevoir Quid "dans la version de" Ego, comme déjà "pris" par lui, "digéré" et interprété par lui. C'est cet intervalle entre les deux captures qui est spécifiable au niveau propositionnel (N2). Le graphe actantiel considéré permet d'étudier la dynamique pragmatique dans la perspective topologique d'une catastrophe *papillon* entièrement interprétable, mais où le parcours envisagé (*donner* présuppose *prendre*) correspond à un chemin de contrôle particulier, qui traverse les trois strates :



Si la conjoncture Ego — Quid — Alter (EQA) est déformée ou transformée en Ego — Quid (EQ), l'oblativité du sujet disparaît, et l'énonciation devient "narcissique" et "suffisante". Si elle est déformée en Alter — Quid (QA), l'énonciation perd toute charge assertive et devient hyper-oblative, "prosternée", auto-effaçante. Dans les deux cas, les spécifications aux niveaux subséquents est défectueuse. Si le Quid reste seul par éclipse des interlocuteurs — $(\emptyset)Q(\emptyset)$ —, on a une situation d'adoration objectale, hyper-déictique, qui appelle le silence : le sacré, qui annule l'énonciation spécifiable. Ces pathologies énonciatives semblent pertinentes pour l'étude des dérives dialogiques et pour la compréhension des réactions régulatrices des interlocuteurs. Nous ne pouvons pas développer ici toute la richesse analytique de cette approche.

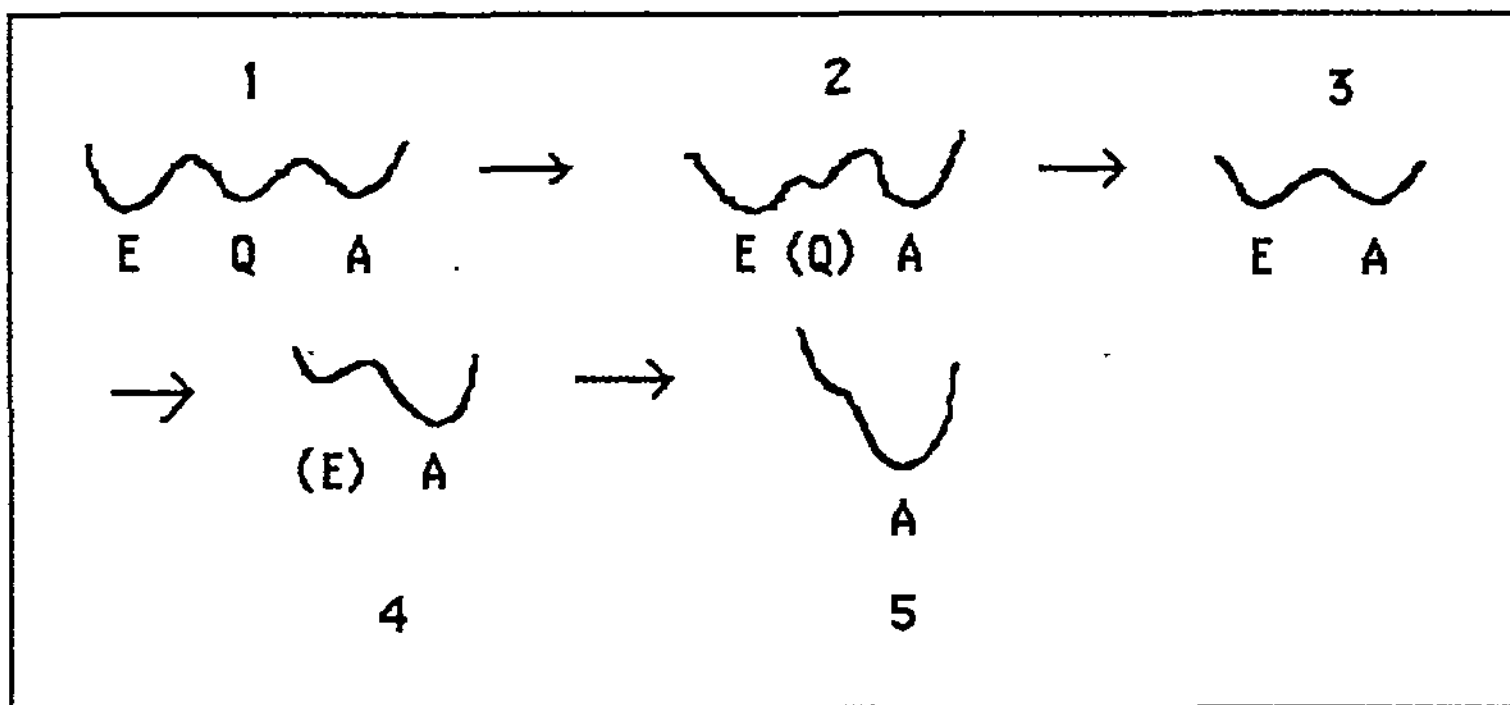
La perspective la plus intéressante de ce schématisme pragmatique est celle qui concerne la dynamique de l'enchaînement dialogique : les interlocuteurs réels assument à tour de rôle⁷ Ego et Alter, et le parcours se prolonge selon une sorte de plan qui caractérise le *genre* de l'interaction

⁷D'où le mimétisme intonational, par exemple dans les discussions violentes : une conjoncture $E\emptyset(A)$ passe de l'un à l'autre comme une insistance alternante, à moins que l'autre ne "laisse finir" l'un, en faisant un geste d'attente, en "attendant" en effet un moment (E)A pour intervenir ; les tours de parole renvoient aux boucles du chemin de contrôle.

en question. Certains genres sont "objectivistes" — (E)Q(A) —, comme la conversation libre ; d'autres sont plutôt "subjectivistes" — E(Q)A — dans leurs étapes finales et leurs stations de repos, ainsi du genre polémique. Tout enchaînement commence par un retour à la strate centrale $A \rightarrow A(E)^8 \rightarrow EQA$. L'interlocuteur qui "était" Alter, "devient" Ego

Dans le contexte de l'analyse phrastique, l'essentiel est ici le phénomène élémentaire de la déformation de potentiel, correspondant au chemin de contrôle standard qui représente le schéma temporel de la "communication" comme telle, schéma que manifeste déjà le geste alternativement assertif et oblatif du "dire". Il s'agit donc de la série suivante :

⁸La parenthèse indique l'attracteur faible. Le 'je' de l'énonciation renaît à chaque fois comme une bifurcation E de A.



Le double sens de l'expression *d'assertivité* — auto-affirmation de Ego, et affirmation de quelque chose à propos de Quid — s'avère motivé. Le Quid est un thème virtuel, et sa captation par l'actant Ego (1 → 2 → 3) signifie son entrée actualisante dans un locus prédicatif, incarné par Ego.

•N2. Si Ego incarne ainsi un locus prédicatif, c'est que le corps (visible, social) de l'interlocuteur qui assume la première personne devient pour l'autre un *container*, un chorème, qui "prend" le Quid thématique à la manière dont une fonction "prend" un argument, ou dont une inférence "prend" une information, une prémisse, pour produire un résultat, une conclusion. Ce locus est un opérateur — être-P — qui produit un état prédicatif du thème : *T-être-P* — par l'effet de l'assertivité actualisée ; il produit une assertion⁹. Schématiquement, *T* passe dans Ego, où il devient *P*. C'est cette "corporalité" dynamique de la copule liant le "sujet logique" (le thème) à l'"attribut" (au prédicat) qui explique le fait que la valeur de vérité ou de validité, selon le cas, semble si fortement liée à l'affectivité du locuteur ; l'emphase exprime la force avec laquelle l'assertivité comme opérateur "travaille" le thème dans son locus corporel.

⁹En danois 'påstand', qui renvoie à la position stationnaire du corps (le verbe 'stå', all. 'stehen'). En allemand, 'Behauptung' renvoie à la tête de celui qui affirme.

¹⁰'Eu não', disent les Portugais ('Ego non').

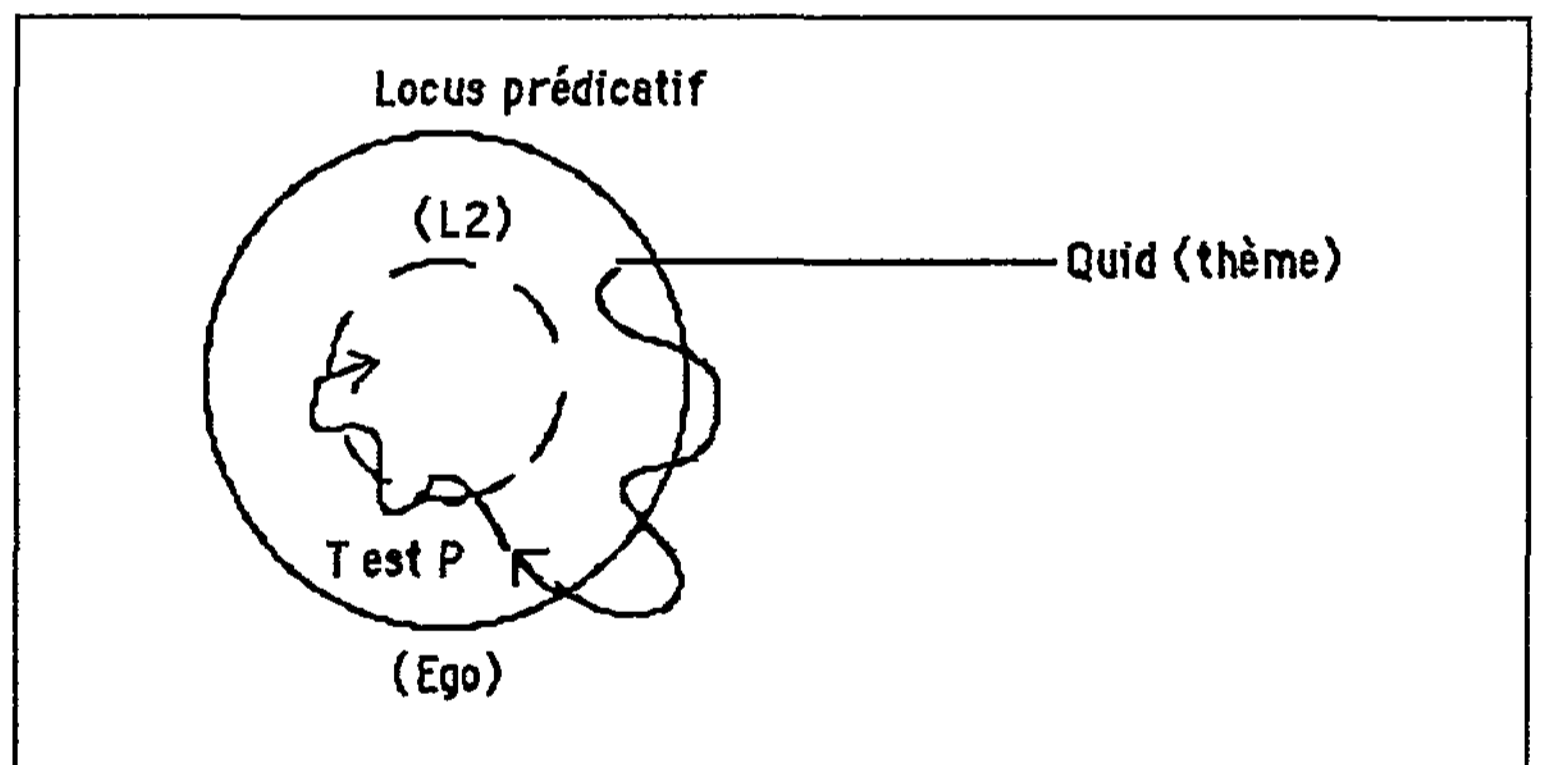
Inversement, la négation est clairement liée à un rejet gestuel, régulièrement emphatique, portant sur l'hypothèse de l'entrée du Quid dans le Ego¹⁰. La certitude et l'incertitude, la probabilité, et en général les degrés de la modalisation épistémique, expriment l'évaluation des circonstances dynamiques de cette entrée chorématique du thème dans le locus prédicatif. Quelque chose est le cas "dans une certaine mesure"...

Cette modalisation épistémique peut prendre un sens performatif, cf. l'interrogation à valeur d'exhortation dans la demande,

— Peux-tu me rendre un service ? (= Je veux que tu le fasses) — ,

si un aspect de l'autre est associé à Quid (ici son service). Dans ces cas, l'oblativité subséquente de Ego se spécifie en reconnaissance ("je suis à toi" : capture de Ego par Alter). Nous n'étudierons pas à cette occasion les détails de la sémantique mixte du performatif (N1 → N2 → N1) ; l'essentiel est que le schématisme prédicatif constitue même pour ce type de phrases une *spécification* chorématique du schématisme communicationnel. Cette transition par spécification du premier au second niveau est possible, pensable, parce que l'approche topologique garde et retient l'homogénéité des structures. Ainsi, le lien assertif entre la dynamique pragmatique et le "contenu" phrastique global est établi.

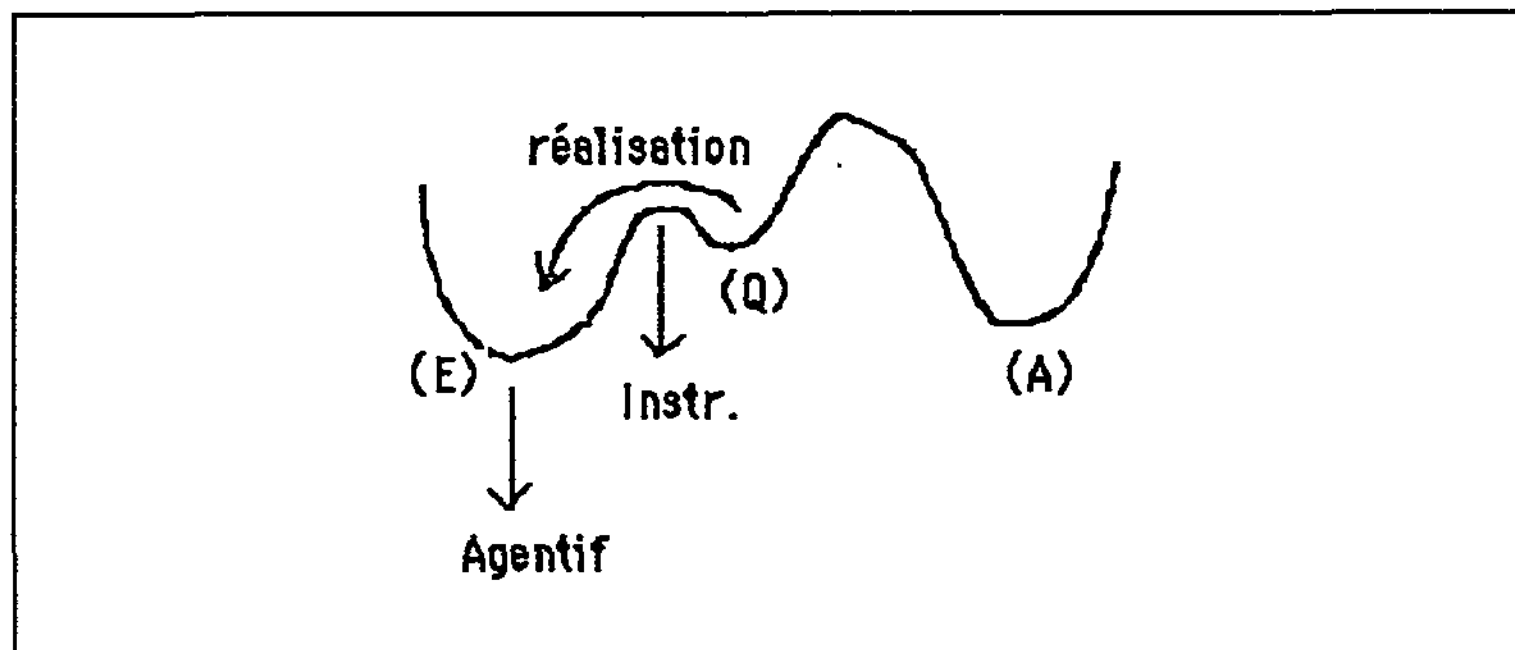
Les propriétés booléennes du propositionnel sont dues au schématisme chorématique de base (qui peut être itéré) :



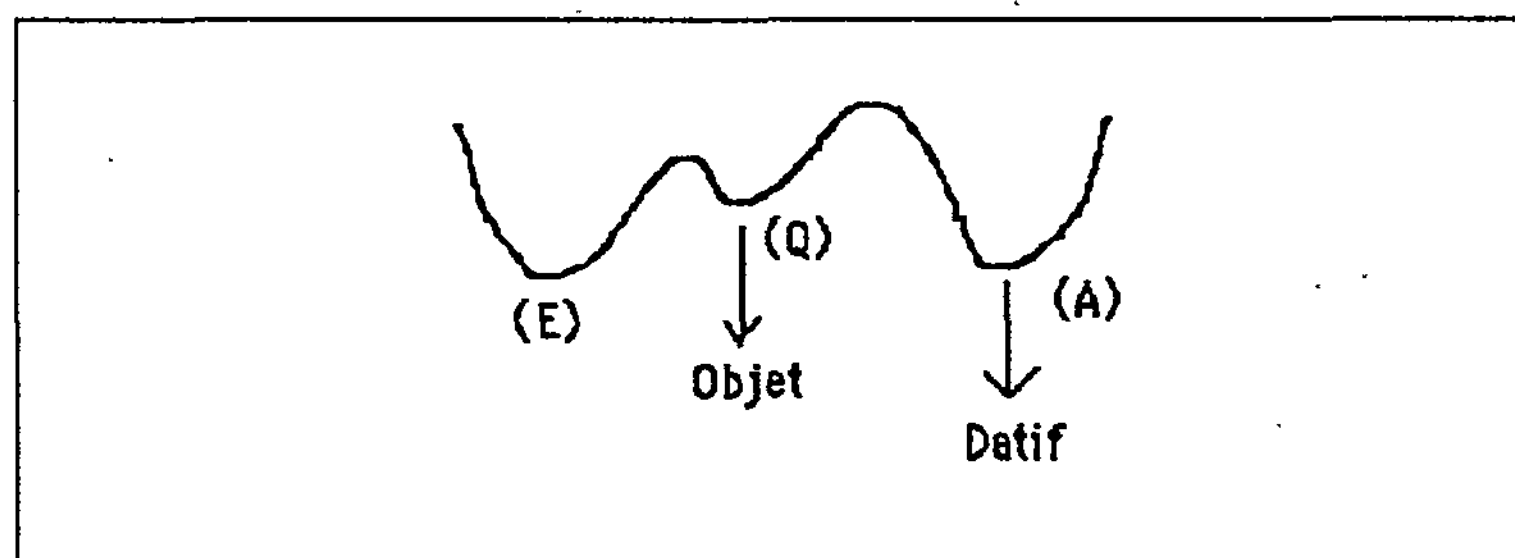
¹¹Voir à ce sujet notre article [Brandt, à paraître].

• N3. La structure casuelle¹¹ spécifie ensuite les conditions de réalisation de cet "être" qui produit un état du Quid. La barrière qui entoure le chorème est quantitativement variable, et la force d'attraction de ce locus prédicatif l'est également. Tout ce qui représente une réduction de la barrière, c'est-à-dire du seuil qui sépare les puits de Quid et de Ego, relève du cas adjuvant, ou *instrumental*. L'instrumental est ainsi facteur

accompagnateur, un comitatif, associé au cas *agentif* : non pas à Ego, bien entendu, mais à ce qui "aide" Ego à avoir raison, quand il dit que l'état de Quid se réalise¹² grâce à un agent ; le sens de l'*agentif* est celui d'un accroissement décisif de la force réalisante du locus prédicatif dont Ego est le représentant — malgré lui, si l'on veut¹³, mais "au nom de la vérité". L'*agentif* et l'*instrumental* sont donc complémentaires : l'un augmente la force d'attraction de l'état résultatif, l'autre réduit la résistance de la barrière qui s'y oppose. Soit :



Ce scénario casuel de base correspond assez directement, on le voit, aux graphes dynamiques à chemins (*paths*) et à trajectoires du cognitivisme intuitif. Or, au lieu de figurativiser les cas de manière statiquement spatiale, sous forme de volumes¹⁴, nous nous rapprochons ici d'une phénoménologie temporelle. Si nous ajoutons l'*objet*, c'est-à-dire le Quid vu dans la perspective de l'*agentif* et de l'*instrumental*, et le *datif*, c'est-à-dire Alter vu dans la perspective de cet objet dont il va recevoir un état réalisé, qui va l'affecter, et si nous les interprétons de la même manière, comme possédant chacun un poids dynamique —



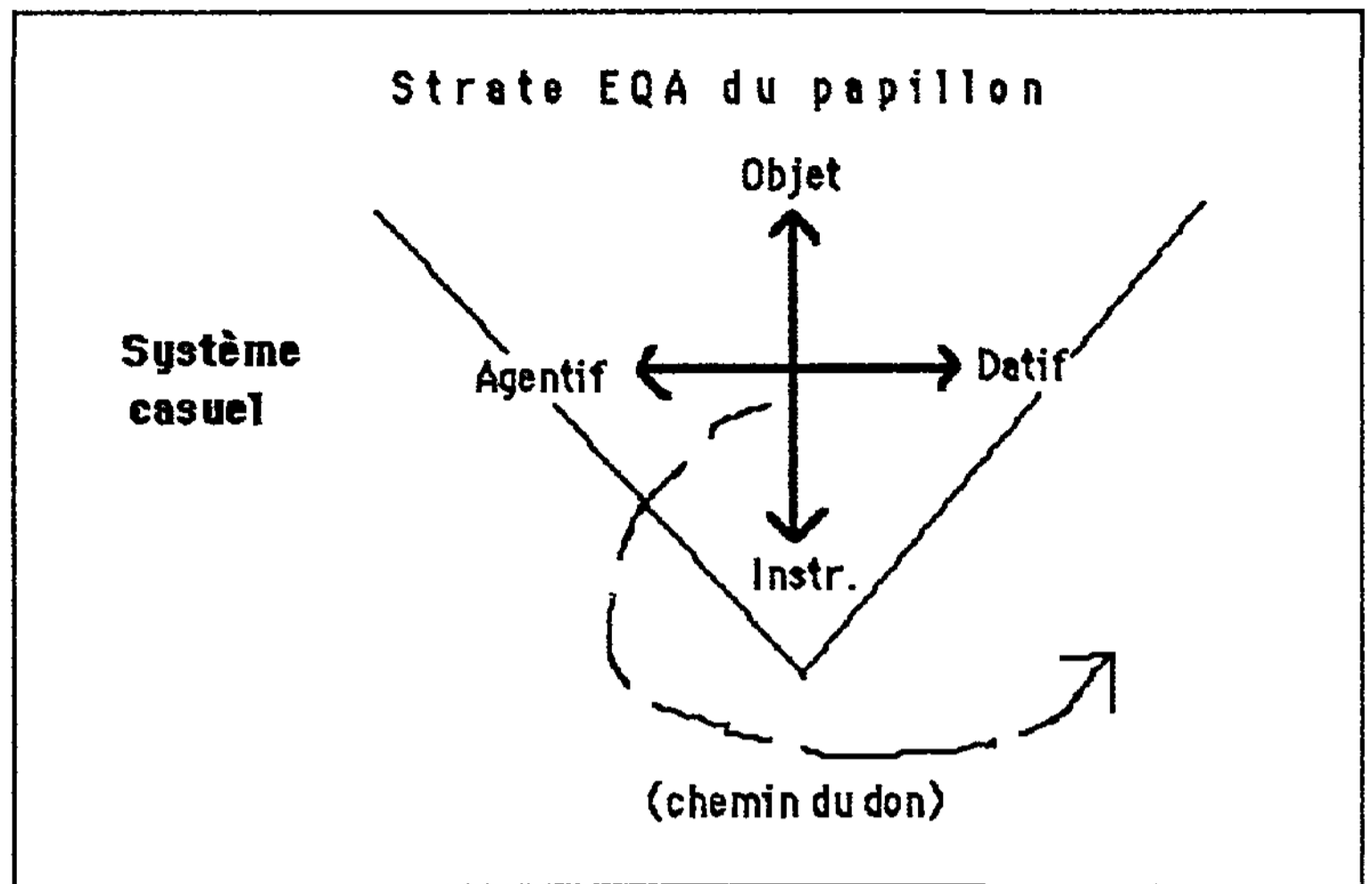
— nous pouvons compléter le système casuel élémentaire¹⁵, qui constitue une vectorisation de la strate initiale du papillon :

¹²Remarquer le double sens de 'réaliser' : 'rendre qch. réel' et 'se rendre compte de qch.' (de l'anglais). Ego réalise dans le dernier sens, et l'*agentif* dans le premier. L'ambiguïté est due à cette transition (N2 → N3) de la proposition à la syntaxe casuelle.

¹³Freud disait, en expliquant son principe de réalité, que la vérité est dite concessivement : on regrette que quelque chose soit le cas...

¹⁴Iconisation qui semble souvent maladroite — s'il s'agit par exemple de la gravitation ou d'une énergie abstraite —, et qui appelle alors une hypothèse ad hoc qui justifie les volumes par métaphoricité.

¹⁵On voit qu'un seul seuil du potentiel reste sans interprétation (celui qui sépare Quid et Alter). Le sens de cette absence est essentiel : ce qui sépare sémantiquement l'*objet* du *datif* est en effet le VERBE, qui fait que c'est un état de l'*objet*, et non pas l'*objet* lui-même, qui affecte la *datif*. Ex. : 'Il lui vole son argent...'



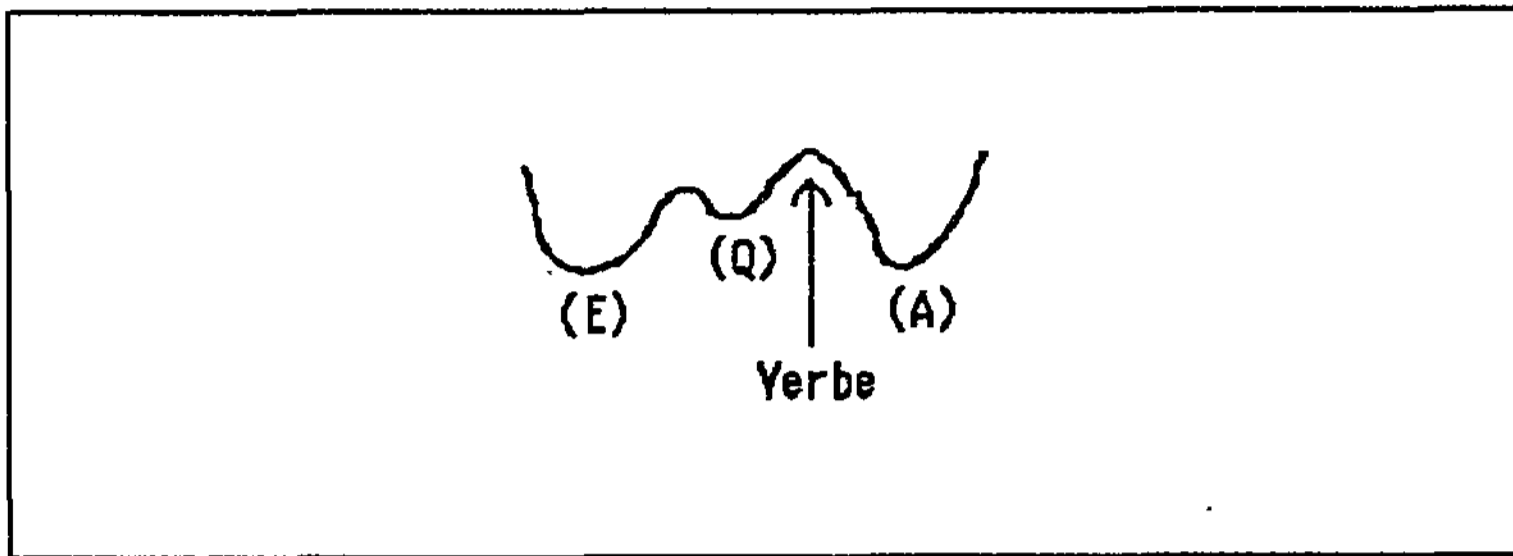
L'inertie de *l'objet* s'oppose naturellement à l'efficacité de *l'instrumental* ; *l'agentif* s'oppose au *datif* dans la perspective de la réalisation d'un état de *l'objet*, avant de le rejoindre en dernière instance, comme nous l'avons vu. Cette tension "horizontale" entre *causalité* agentive et *finalité* dative est une dimension inséparable du sens verbal ; elle est inhérente à tout *faire*. Les alliances naturelles que l'on observe entre, d'une part, *l'agentif* et *l'instrumental*, et, d'autre part, *l'objet* et le *datif*, s'opposent catégoriquement et dramatiquement, dans la mesure où la première, amenant le changement, la transformation (causale), "attaque" ou "agresse" la seconde, qui défend la simple permanence (principe-noyau de toute finalité), mais peut ou doit donc en dernière instance la servir (transformer en vue de conserver) : faire qch. "pour" qn. — éventuellement contre son gré¹⁶.

¹⁶Le datif, cas qui exprime l'instance qui finalise un acte, représente en effet à la fois ce qui s'oppose immédiatement à l'acte et ce qui lui donne un sens ; ainsi, le datif investi subjectalement est le prototype de l'autre éthique — celui qui détermine mon acte, mais qui s'y oppose, activement ou passivement, parce qu'il ne le comprend pas. On agit "contre" celui "pour" qui on agit. Solitude éthique de l'agent... De même dans l'énonciation, dire quelque chose à quelqu'un, c'est parler "contre" l'autre, dans son intérêt.

La structure casuelle est génériquement liée à la notion d'actant en narratologie (cf. le modèle actantiel de Greimas). On peut même penser que le programme narratif principal, qui met en scène la rencontre du protagoniste et du réel, constitue un *blow-up*, une transposition discursive agrandie et figurative, de la structure casuelle. La structure des cas, devenus des actants narratifs, assurerait ainsi l'intelligibilité naturelle de la narration. La narrativité serait en principe une expansion discursive de la causalité.

• N4. La sémantique du verbe de la phrase, celle qui ne concerne plus les circonstances de la réalisation d'un faire, mais le contenu spécifique de ce faire, est donc un sens *sui generis*, compatible avec la structure casuelle, mais indépendant d'elle. Ce sens verbal est préfiguré dans le

potentiel constitutif, à savoir par le seuil qui sépare le Quid et Alter (cf. l'objet et le datif) :



Le verbe “survole” ainsi l'ensemble dynamique de la phrase. Si la phrase effectue génériquement l'arrivée de Quid à Alter, par le détour assertif de Ego, le sens verbal spécifie en revanche à chaque fois un mode d' “arrivage”. L'objet n'atteint sa finalité que par le détour causal d'un faire ; mais le détour est d'importance variable. La quantité ou densité verbale qui fait la différence entre la copule apparemment vide et le verbe transitif plein, et qui se manifeste par l'importance ou le poids de la structure casuelle dans la construction grammaticale qui entoure le verbe, correspond à la hauteur variable de ce seuil : et plus il s'élève, et plus devient importante la structure casuelle sur le versant Quid—Ego ; et plus se prolonge aussi *le temps de la réalisation*. Comparons les deux phrases suivantes :

- (1) Cet objet est à moi.
- (2) Il me construit une maison.

Dans (1), la copule relie l'objet et le datif, en faisant du premier son complément sujet. Le message pragmatique pourrait être : “Si tu le prends, cet objet, tu dois me le rendre”, ou simplement : “Donne-le-moi”. Prendre et rendre, donner, sont des actes qui esquissent le détour par Ego. Chose remarquable, l'expression dative *à moi* fait parler la phrase (1) du point de vue de Alter. Les pronoms personnels¹⁷ permettent, autour du verbe, une *redistribution* complète des catégories de l'énonciation, et *sépare ainsi l'énoncé de l'énonciation*. Ego dans l'énonciation devient le complément d'objet indirect, datif, dans l'énoncé. Le travail supposé, dans l'énonciation, effectué par Alter, et qui n'est pas représenté dans l'énoncé, puisque le verbe “vide”, la copule, n'admet pas le cas agent, consiste simplement à procurer et à rendre, conditionnellement, ou alors à donner, ou à aider à retrouver, inconditionnellement, l'objet, c'est-à-dire à faire en sorte que l'objet arrive à sa destination dative (par exemple en prenant l'objet à un tiers pour ensuite le transmettre à l'autre). En revanche, la

¹⁷Nous pensons en effet que les syntagmes nominaux en général peuvent investir librement les positions préstructurées par le dynamisme casuel, précisément parce que le sémantisme pronominal, appartenant à la morphologie sémantique du verbe, a “libéré” les positions de la référence directe à l'espace pragmatique. Ce point est capital pour toute analyse phrastique.

¹⁸La référence à un tel 'il', à des entités nominales extérieures à la situation de communication, référence qui est capitale pour le langage humain, est possible dans la mesure où il s'agit d'un Quid (d'un quidam) hérité d'une phrase voisine ; en principe, c'est donc casuellement d'abord un objet ; ensuite, il est "délogé" et transposé en agent, quand le verbe qui le concerne exige un autre objet. La phrase intransitive 'Il construit' n'exprime plus un acte, et son sujet grammatical n'est plus un agent, mais reste casuellement objet. 'Construire', tout court, est un faire moins plein et plutôt un mode d'être, comparable à 'Être à moi'.

¹⁹La construction passive sans agentif — la bicyclette est réparée — est résultative.

phrase (2), dont le datif est également à la première personne — transposition d'un Ego d'énonciation — impose à l'agent explicite, à la troisième personne¹⁸, qui figure dans le complément sujet, un travail de construction matérielle, longue et compliquée, puisque le verbe est "plein". Les deux verbes introduisent donc un *sujet grammatical*, dont la source est n'importe lequel des cas. Le sujet grammatical n'est donc pas un cas, c'est un élément nominal issu de la sémantique du verbe, et que le verbe investit dans la structure casuelle selon un style déterminé de réalisation — d'où la différence aspectuelle que l'on observe entre les phrases équivalentes de diathèse différente¹⁹.

La sémantique du verbe introduit donc le "nominatif", le sujet grammatical, qui n'est pas un cas, mais une extension nominale inhérente à la mise en perspective de la temporalité et de la scène, pour ainsi dire, du contenu verbal, iconique comme tout le contenu lexical qui s'introduit à ce niveau. Ce que Tesnière appelait les circonstants : le *locatif* et le *modal* (les adverbes ou les syntagmes adverbiaux indiquant le lieu ou le moment et la manière d'un acte ou la valeur épistémique d'un énoncé), constitue une autre extension de ce sens verbal. Encore une fois, c'est le potentiel de base qui est investi. Le *locatif* est maximalelement présent dans les constructions impersonnelles au verbe intransitif, à dynamique faible, dont le sujet grammatical ne fait que projeter l'ombre du contenu verbal ; ici, le *locus* prédicatif devient littéralement le réceptacle de la figurativité verbale :

(3) Il pleut sur la ville.

La spatialité du circonstant locatif reprend Ego comme lieu assertif et lieu de réalisation (ce que le poète sait bien, qui enchaîne : "comme il pleure dans mon cœur"). Dans la phrase (3), le Quid nominatif, ombre (pluie) du verbe (pleuvoir), est en effet versé dans le chorème (la ville), qui reste proche de la première personne de l'énonciation. Le lieu remplace pour ainsi dire le sujet personnel. Si, par contre, la phrase manifeste à la fois un agentif et un locatif, le minimum de potentiel Ego est réellement investi deux fois, et l'agent est *situé* :

(4) Il bâtit sa demeure à Paris.

Ce que la structure casuelle fait se réaliser ici, à savoir le devenir-bâtisse de la demeure, a lieu à l'endroit où le sujet agentif *il* se trouve pendant l'acte (sinon, il faudrait dire : "il fait bâtir (par autrui) ..."). Le circonstant locatif exprime littéralement la spécification du domaine véhiculé par le sens verbal. D'ailleurs, la visibilité iconique de la scène située s'adresse à Alter dans l'énonciation²⁰ de la même manière que le fait la visibilité du locuteur lui-même, qui peut dramatiser devant lui par ses gestes, par tout le théâtre de sa motricité, à la fois ce qui se passe, le

²⁰C'est l'énonciataire qui est l'observateur de la scène phrastique : 'La bicyclette est réparée, tu vois...' — peut ajouter l'énonciateur.

lieu où cela se passe, et l'agent en question. C'est donc pour ainsi dire l'énonciataire qui "voit" la scène et qui est le sujet-spectateur spécifique du locatif.

Le circonstant *modal* exprime apparemment deux choses totalement distinctes : le mode de réalisation et la valeur épistémique de l'assertion. Le mode de réalisation (violemment, brusquement, lentement, facilement, difficilement) et la valeur épistémique (vraisemblablement, probablement, sans doute, pas du tout) ressortissent pourtant à la même attention portée à la résistance modalisante offerte par le seuil qui sépare l'objet de l'agent, et qui est modifié par l'instrumental : si la réalisation d'un acte est "facile/difficile" (pour un agent), elle est aussi bien "probable/improbable" (pour un évaluateur). Les deux caractéristiques modales — descriptive et évaluative — semblent souvent équivalentes du point de vue dynamique²¹. Mais elles ne le sont pas *temporellement*. Le circonstant modal descriptif est rétrospectif, alors que l'évaluatif est prospectif. Considérons contrastivement les phrases suivantes :

(5) Il pleut violemment à Paris.

(6) Il pleut certainement à Paris.

cf. (5') Il ne pleut pas violemment à Paris.

et (6') Il ne pleut certainement pas à Paris.

La scène invite dans (5) le parisien à se couvrir, s'il veut sortir ; la négation s'applique à l'adverbe descriptif et l'affaiblit, de sorte que dans (5'), il pleut toujours, mais de manière plus douce. En fait, il pleut *déjà* — la négation n'y peut rien. Quand la négation arrive, c'est trop tard — l'événement de la pluie est réalisé et envisagé rétrospectivement. Dans (6), en revanche, la pluie est attendue, ce pourquoi on ne peut *pas encore* la décrire ; la négation, qui est elle-même un circonstant modal épistémique, ne s'applique plus à l'adverbe, mais l'adverbe s'applique à elle, ce qu'exprime l'ordre des mots ; la négation annule ici la pluie, parce que cet événement, non réalisé pour l'évaluateur, est envisagé prospectivement : l'adverbe se réfère à l'attente épistémique, qui, elle, succombe à la négation. L'expérience du temps par rapport au présent est nécessairement celle d'un sujet sur place, il s'agit donc, constitutivement, de Ego ; c'est par conséquent l'énonciateur que est le sujet-évaluateur du circonstant modal. Si l'énonciation est bien représentée ou inscrite dans les circonstants, elle l'est donc différemment dans le locatif et le modal.

A ce niveau de l'analyse (N4), on a vu que la phrase se lexicalise. Le fonctionnel dynamique, la structure casuelle, rencontre ici un phénomène nouveau et totalement distinct de tout ce que les niveaux précédents ont pu offrir, à savoir le sens lexical et sa base, la catégorie du mot²². Les classes de mots, qui, on le sait, ne se réduisent jamais aux fonctions syntaxiques,

²¹Ce pourquoi il est agrammatical de dire que qch. est violemment le cas : le verbe "vide" horizontalise le potentiel, affaiblit le dynamisme de la réalisation.

²²Nous ne discuterons pas ici la provenance cognitive de l'entité mot comme telle, c'est-à-dire l'origine et la structure du signe saussurien, arbitraire ; il nous semble certain que ce phénomène dépasse la problématique phrastique, puisque c'est une structuration qui opère sémiotiquement bien au-delà de la parole et du texte écrit, et qui est à l'œuvre, en deçà, dans le fonctionnement même de la perception, de la mémoire et de la pensée inférentielle (cf. les métaphores selon G. Lakoff).

²³Ce résumé peut paraître excessivement simplificateur; on pourrait se contenter terminologiquement de distinguer les "nominoïdes" et les "verboïdes", ou les deux types de Brøndal R et D, cf. [Actes du colloque, 1989].

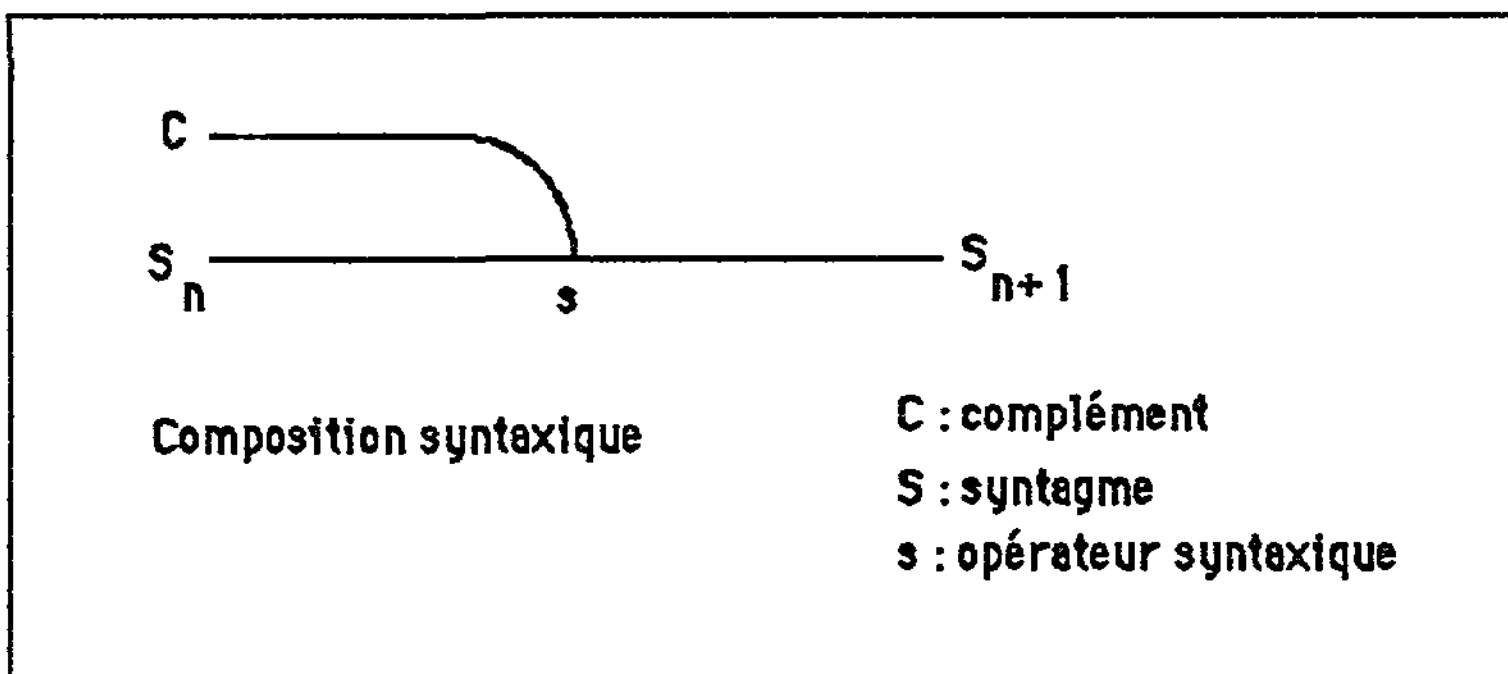
²⁴Pour être exact, l'instrumental est un nominal, et il investit pourtant un maximum, contrairement à ce que nous avançons ici.

Comme entité nominale, c'est en fait un objet appartenant à l'agent, approprié par lui, et donc lié à lui par un lien génitif, cf. supra; ce qui explique que son puits disparaît. Mais dynamiquement, c'est une pure force appliquée au seuil qui fait résister l'objet de l'acte. Sinon, ce serait un comitatif pur ('Il se promène avec son chien').

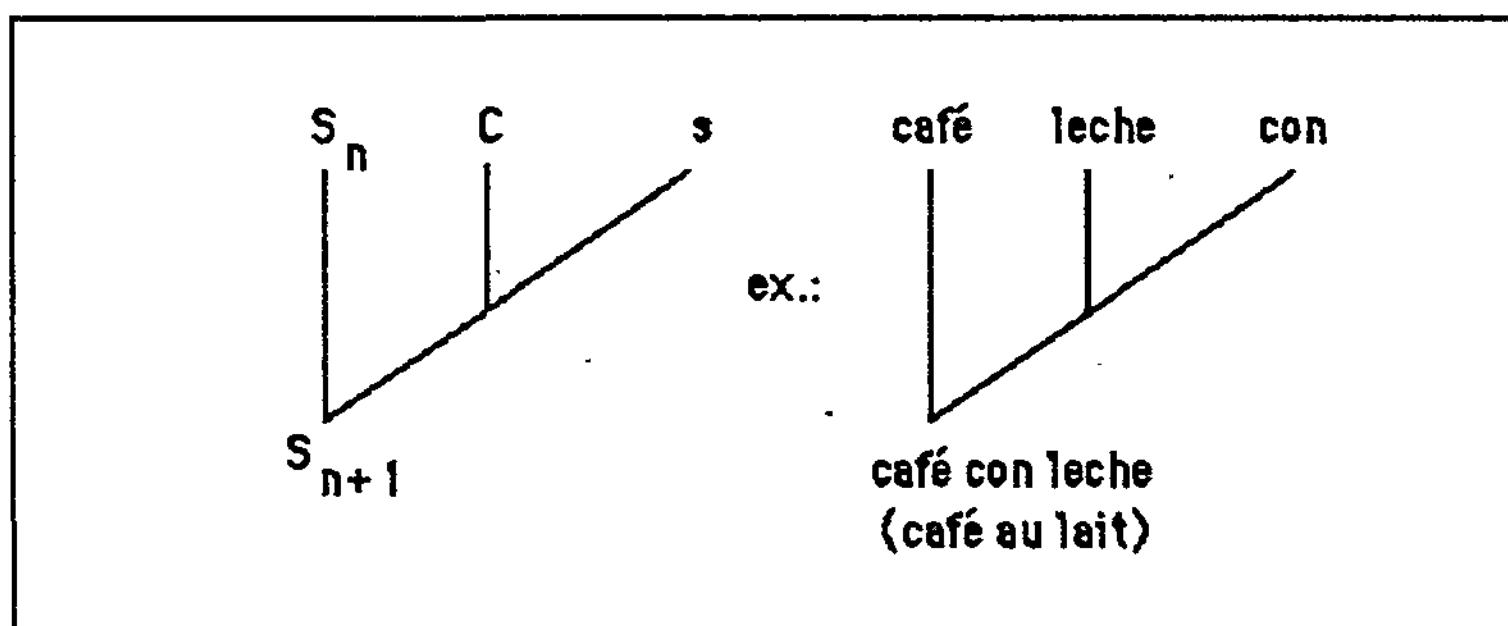
s'articulent cependant selon un principe assez simple, qui explique leur *compatibilité* avec le fonctionnel qui les reçoit. La grande division naturelle qui sépare les *nominaux* (substantifs, adjectifs, pronoms) et les *verbaux* (verbes avec adverbes, prépositions et conjonctions)²³ suit en effet l'articulation de la topologie dynamique que nous avons suivie à travers les étapes constitutives de la spécification (N1, N2, N3, N4). Dans l'espace interne de cette topologie, la distinction entre *minima* et *maxima* est capitale. Partout, la mise en relation, dans l'espace et dans le temps, des instances intelligibles (à partir de Ego, Quid, Alter) est étroitement liée aux maxima, aux seuils, alors que les instances mêmes, qui se trouvent mises en relation, sont identifiées par référence formelle aux minima, aux puits, du potentiel²⁴. Les nominaux sont simplement les classes qui s'investissent dans les minima; et les verbaux, celles qui s'investissent dans les maxima. Le résultat verbo-nominal que nous appelons une phrase est organisé par un entrelacs possédant deux propriétés formelles remarquables: il est hiérarchique, et il forme un ensemble fini (il n'est pas universellement récursif). La forme syntaxique de la phrase, comme construction grammaticale, exprime un ordre générique existant entre les compléments possibles, et exprime la finitude de ce possible. D'une part, on a vu que le verbe domine la "construction"; la cause de ce choix naturel est à chercher dans la structure dynamique de la communication (séparation entre Quid et Alter, détour par Ego, etc.), qui présente comme son pivot le maximum aliénant Alter. Toute la structure dépendancielle de la syntaxe est la conséquence de cette particularité de base. D'autre part, la série des spécifications est finie; ses produits, de niveau en niveau, forment par conséquent un ensemble dont on peut rendre compte de manière en principe exhaustive, et que la phrase constructible peut intégrer.

Les arbres phrastiques que l'intuition nous demande de considérer, construction pour construction, et que la linguistique actuelle semble en train de perdre tout espoir de théoriser — de linguistique générative en sémantique cognitive —, représentent effectivement une organisation qui *existe* et qui appartient à la réalité du langage. C'est une organisation relevant de N4, qui possède les propriétés formelles de hiérarchie et de finitude que nous venons de souligner, elle est donc *canonique*, et elle est indispensable à la *linéarisation* qui donne finalement à la phrase une manifestation dans le registre phénoménologique de la motricité expressive et phonatoire des humains.

Nous nous limiterons ici à évoquer la configuration générale de cette organisation canonique, que nous appelons, après [Tesnière, 1965 (1959)], la *stemmatique*. Elle introduit un motif formel — celui qui a fait croire à la récursivité universelle d'un "calcul" génératif — qui caractérise toute phénoménologie de la composition (par ex. en gastronomie): qch. est *modifié* par l'ajout et l'intégration de qch. Soit:



Ce schéma simple de capture peut être itéré en adoptant des chemins appropriés sur la topologie de contrôle (le *cusp*), de sorte que de nouveaux compléments C arrivent sur S et le modifient, ou de manière à ce que S devienne le complément C' d'un nouveau S', et ainsi de suite. Nous avons proposé [Brandt, 1973] la graphie compositionnelle suivante pour cette opération syntaxique — proche de la logique applicative de [Saumjan, 1971] —, qui se prête à la fois à la description formelle des constructions et à l'analyse de la structure canonique :



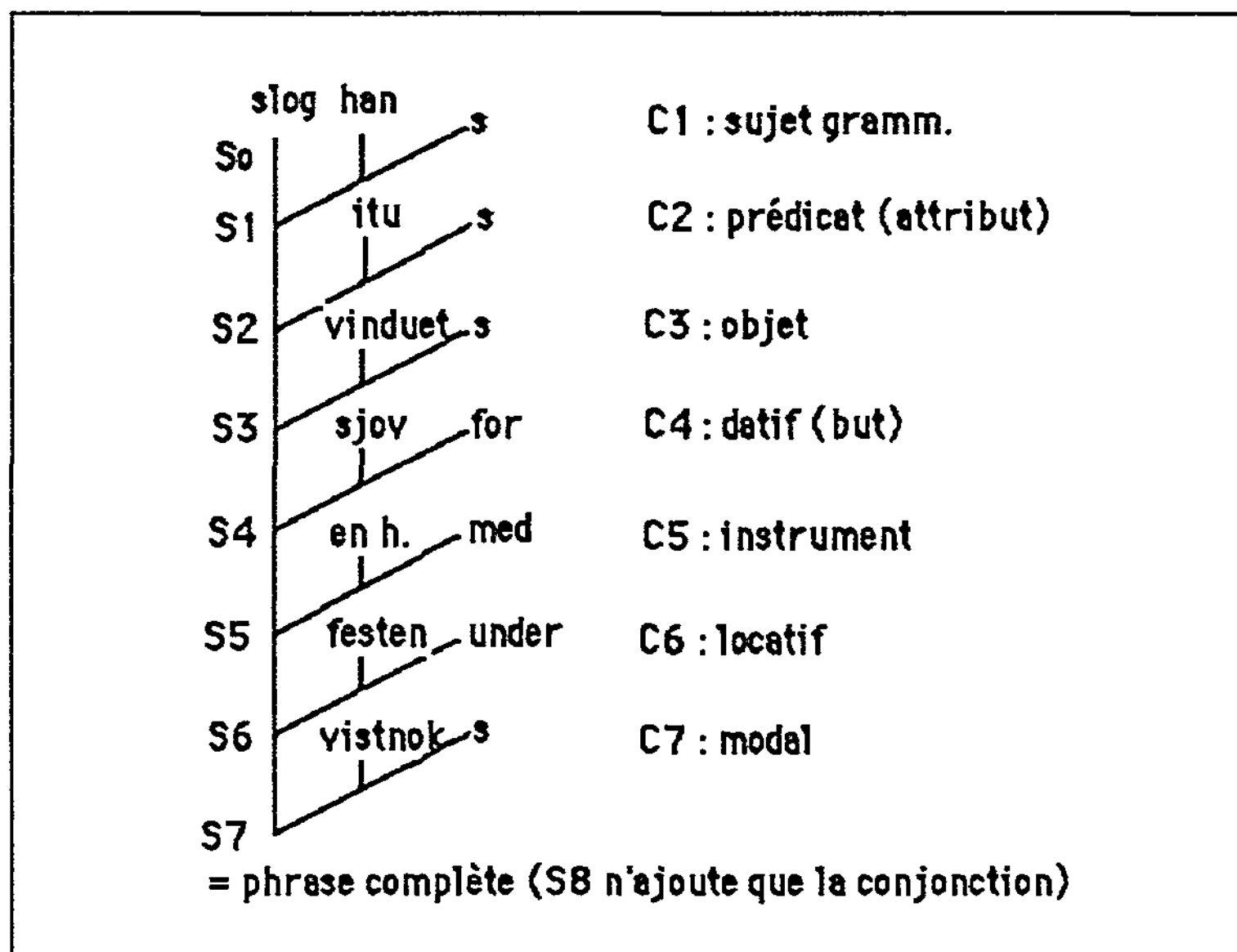
La phrase est à concevoir, dans cette perspective, comme un syntagme verbal, *sémantisé* par la structure casuelle et par sa spécification verbale, et de manière *canonique*, c'est-à-dire dans un ordre compositionnel qui reste constant, quelle que soit la construction. La linéarisation expressive, autre aspect décisif pour toute compréhension de la syntaxe, est en principe une projection de cette composition en deux dimensions sur une chaîne en une dimension — par itération d'une règle de base comme la suivante : $s(S,C) \rightarrow S^s C$, cf. l'exemple, suivie de règles sensibles à la construction, et de règles stylistiques — ; le *stemma* canalise ainsi le sens vers la linéarité expressive qui va finalement couvrir le Quid pragmatique, et permet inversement le déchiffrement non linéaire des chaînes phrastiques.

²⁵Les "bonnes" constructions laissent en réalité toujours un certain nombre de cases complémentielles vides ; celles-ci seraient plutôt difficiles à trouver dans la littérature.

La phrase danoise qui suit montre le fonctionnement de la complémentation canonique²⁵ de la phrase syntaxique :

Under festen slog han vist vinduet itu for sjo^v med en hammer.

Pendant la fête, il a sans doute brisé la fenêtre avec un marteau pour s'amuser.



Chaque case de complément peut évidemment enchâsser des constructions entières, nominales ou verbales. L'ordre S0 → S7 est invariable, et un S_n n'est rempli qu'une fois, si la construction ne le laisse vide. La première partie de la séquence (S0-S2) exprime la sémantique verbale directement ; la seconde partie (S3-S5) est casuelle (l'agentif a été subjectivé et apparaît en C1, alors que la construction passive le fait apparaître en C5, position²⁶ qui est ici investie par son instrumental) ; et la dernière partie de la séquence est circonstancielle. Cette régularité de la séquence "génétique" explique le caractère mécanique de la mise en parole et de son déchiffrement.

D'ailleurs, la morphologie lexicale et grammaticale — flexions, accords, prépositions, conjonctions —, c'est-à-dire la saillance des classes fermées en général, sur le stemma comme dans le flux lexical de la phrase-chaîne, permet de planifier et de détecter dans le *parsing* naturel la disposition globale de la phrase construite.

Comme cette analyse intégrale de la problématique phrastique est naturaliste — elle vise en effet "ce qui se passe réellement" dans la partie du cerveau accessible à la conscience —, il est légitime de se poser en

²⁶C5 reçoit l'instance "par laquelle" qch. se réalise, la cause ou le lieu de départ, la source ou l'origine d'une réalisation. Une sorte d'ablatif.

dernier lieu la question de savoir comment un tel processus est corrélé au savoir mémorisé. Quelle est la forme, en effet, du savoir mentalement représenté ? Il serait insuffisant de penser aux structures prédicatives de N2, bien trop vagues²⁷, et il serait contrefactuel²⁸ de croire que les structures stemmatiques de N4 puissent rendre la forme mentale du savoir. En revanche, la structure casuelle de N3 rend essentiellement compte des liens de causalité et d'intentionnalité qui s'établissent dans le savoir entre les catégories de la connaissance (on peut connaître par exemple la tendance d'un type d'événement à provoquer tel autre événement, par agentivité ou instrumentalité latérale). Notre conclusion est que *c'est par N3 que s'établit le contact entre le langage et le savoir*. Ce sont les structures dynamiques de ce niveau, mais sémantisées par toutes les autres structures linguistiques dans l'associativité émotionnelle de la mémoire, qui assurent la circulation entre la parole et la pensée. Les inférences métaphoriques lakoffiennes fonctionnent invariablement par projection de schématismes dynamiques, en superposant des structures casuelles. Le sujet de la pensée est un Ego qui voit mentalement se réaliser ou devenir possible en lui la réalisation ou la possibilité qu'il doit penser telle dans le monde indépendant de lui, monde dont le langage le fait être le théâtre.

27L'Intelligence Artificielle simpliste du style de programmation Prolog semble pourtant montrer la force du préjugé selon lequel le savoir serait un réseau logique prédicatif.

28Parce que des constructions différentes peuvent manifestement véhiculer le même savoir.

*Centre de Recherches Sémiotiques
Université d'Aarhus
Fondation Danoise de la Recherche Scientifique*

Bibliographie

[Actes du colloque]

1989, «Linguistique et sémiotique : actualité de Viggo Brøndal», Actes du colloque tenu à la société Royale à Copenhague les 16 et 17 octobre 1987, in *Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague*, Vol. XXII.

BRANDT (P. A.)

1973, *L'Analyse phrastique*, Bruxelles-Paris, Éd. Aimav.

1991, "Pour une sémiotique de la promesse", *Qu'est-ce qu'une promesse ?*, *Poetica et Analytica*, Supplément 1, Aarhus University Press.

1992, *La Charpente modale du Sens : pour une sémio-linguistique morphogénétique et dynamique*, Aarhus-Amsterdam, Aarhus University Press-John Benjamins.

1994, *Dynamiques du Sens : études de sémiotique modale*, Aarhus University Press.

à paraître, "Éléments de sémiotique dynamique", *Hommage à René Thom*, M. Porte éd., Éditions de l'ENS de Fontenay-St Cloud.

SAUMJAN (S. K.)

1971, *Principles of Structural Linguistics*, La Haye-Paris.

TESNIERE (L.)

1965 (1959), *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.